

Introduction

« Dieu lui montra les grandes maisons faites d'une seule pierre. Le nombre de ces églises est de dix et elles ont chacune une construction, une couleur et un aspect particuliers ¹. » Ainsi apparaissent au roi Lālibālā les églises que Dieu lui demande de tailler dans la pierre, comme le relate le religieux qui écrit, deux siècles après sa mort, la *Vie* du souverain reconnu saint. Et c'est tout autant le souvenir du « constructeur habile » que celles d'églises faites de « pierres sèches, sans poussière humide » que les fidèles commémorent et transmettent depuis cinq siècles ².

À partir du xv^e siècle, pour les témoignages les plus anciens tout au moins, les moines de différentes obédiences se pressent à Lalibela pour visiter les églises. Dans leur quête spirituelle qui les mènent d'un monastère à l'autre, Lalibela devient l'un des lieux de passage communs à certains nombres d'entre eux, notamment aux époques troublées par les guerres contre les sultanats islamiques au xvi^e siècle ou les conflits internes dûs au passage du roi au catholicisme au xvii^e siècle. C'est ainsi que, juste avant de devenir abbé de Dabra Libānos en 1523, 'Enbāqom « atteignit un village appelé Warwar, où se trouvaient les églises construites par le roi Lālibālā. Il y trouva de nombreux moines sur lesquels reposait l'esprit du Seigneur, venus du couvent de *abbā* Sāmu'ēl de Wāldebbā pour visiter les églises ³. » De même, Malke'ā Krestos, très certainement après 1620, « alla aux ermitages de Lalibela, entra dans la maison de Marie, Notre Dame, et y reçut l'Eucharistie ⁴ ». À la même époque qu' 'Enbāqom, Francisco Alvares, le prêtre qui accompagne l'ambassade portugaise qui sillonne le pays entre les années 1520 et 1526, se rend à deux reprises à Lalibela. Il évoque des « édifices tels que, [lui] semble-t-[il] on ne puisse pas en trouver de semblables, et en si grand nombre, dans le monde ; ce sont des églises entièrement excavées dans la roche,

très bien taillées ⁵ ». Il en décrit longuement l'organisation et la structure, dans des termes difficiles à comprendre aujourd'hui. Il s'arrête toutefois avant d'en avoir fait le tour car, dit-il, « il me semble qu'on ne me croira pas si j'écris davantage, et parce que concernant ce que j'ai déjà écrit, ils peuvent me blâmer pour contrevérité, donc je jure par Dieu, dans la puissance de qui je suis, que tout ce que j'ai écrit est la vérité, à laquelle rien n'a été ajouté, et il y a beaucoup d'autres choses que ce que j'ai écrit, et que j'ai laissé pour qu'ils ne me taxent pas de mensonge, tant mon désir de faire connaître cette splendeur au monde était grand, et parce qu'aucun autre Portugais n'est allé dans ces bâtiments, sauf moi, et je les ai vues et décrites à deux reprises à cause de ce que j'ai entendu dire à leur sujet ⁶. »

Revenant d'une mission à Gondar, la capitale du roi des rois d'Éthiopie, où il a été envoyé entre 1721 et 1730, l'archiprêtre Zēnā Gabre'ēl se serait alors demandé comment rendre grâce, en actes, du succès de son intervention : « 'Que dois-je rendre à Lālibālā pour tout ce qu'il a fait pour moi ? Dois-je construire un autre sanctuaire dans un autre lieu ou dois-je construire un trône et apporter un autel à sa tombe ?' Il pria, disant : 'Révèle-moi, Seigneur, le secret caché de ta divinité, si je dois construire un sanctuaire pour Lālibālā ton serviteur, comme tu lui as révélé la place de tes dix églises qui ont été taillées dans un rocher ?' ⁷ »

Peu de voyageurs étrangers se rendent à Lalibela avant la fin du xix^e siècle. Antoine et Arnauld d'Abbadie y passent en 1843 comme en atteste une donation qu'ils ont fait à l'église du Sauveur-du-Monde enregistré dans l'Évangile du lieu ⁸, mais

1. Perruchon, 1892, p. 88.

2. D'après le *salām*, un hymne de quelques lignes célébrant les qualités du saint, écrit pour sa fête le 12 *sanē* (6 juin) (Guidi, 1905, p. 602).

3. Ricci, 1967-1968, p. 82 (c'est nous qui traduisons).

4. Raineri, 2009, p. 50-51 (c'est nous qui traduisons).

5. Beckingham et Huntingford, 1961, p. 205 (c'est nous qui traduisons).

6. Beckingham et Huntingford, 1961, p. 226 (c'est nous qui traduisons).

7. C'est une notice remémorant sa vie à la date anniversaire de sa mort qui le met ainsi en scène. Ce texte a vraisemblablement été écrit après 1755, voir chapitre 2. Il est conservé dans un *Synaxaire* manuscrit de Bēta Māryām (Getatchew Haile, 1988, p. 10, 15). Nous suivons ici la traduction de Getatchew Haile à l'exception du mot *manbar* que nous avons traduit par « trône » plutôt que par autel, le mot désignant un siège, un support, voire dans ce cas-là le meuble qui porte l'autel et peut prendre différentes formes.

8. Évangile de Bēta Madhānē 'Alam, mf. EMMML 6907, fol. 159r : il s'agit d'une donation d' « Antoine et Michel du pays de France » (አንግሎቶች ወግ ካሌል፡ እም፡

ils n'en décrivent rien⁹. Ce sont Gerhard Rohlfs, en 1868, et Achille Raffray, en 1881, qui – à la suite d'Alvares – s'émerveillent des lieux et en proposent une nouvelle description. Ils notent aussi les dommages subis au cours du temps par les églises et tout d'abord l'effondrement des piliers de l'église du Sauveur-du-Monde (Bēta Madhānē 'Alam)¹⁰.

Lalibela est un modèle pour les souverains jusqu'alors. Quand, en 1884-1885, l'impératrice Taytu fait construire l'église dédiée à la Vierge sur la montagne d'Entotto, qui surplombe Addis Abeba à 3000 mètres d'altitude, « Ménélik y prit aussi une grande part, imitant l'exemple de saint Lalibēla qui dirigeait les travaux que [sa femme] Mèsqèl-kebra faisait bâtir¹¹. » Quelques années plus tard, sillonnant son royaume, il laisse sa suite dans la plaine, monte jusqu'à Lalibela et « y ayant baisé les églises avec son épouse, il fit distribuer de grandes aumônes aux pauvres et s'en retourna¹². »

Ainsi se donne à lire le site de Lalibela dans les textes éthiopiens et les récits des voyageurs étrangers jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Lieu de pèlerinage pour les chrétiens d'Éthiopie, Lalibela est aujourd'hui mondialement connu pour son complexe d'églises taillées dans une roche de couleur rouge sous le niveau du sol. Perché à 2 500 mètres d'altitude sur les hauts plateaux de l'Éthiopie septentrionale, le site est situé au cœur de la ville du même nom, aux pieds du mont Ašatan¹³, à un étage intermédiaire entre le massif de l'*abuna* Yosēf, qui culmine à quelques 4 200 mètres, et la plaine du Takkazē, qui prend sa source non loin avant de bifurquer vers le Nord et rejoindre le Nil au Soudan (fig. 1). Les monuments se répartissent en deux groupes dans lesquels s'enchevêtrent églises, passages souterrains et à ciel

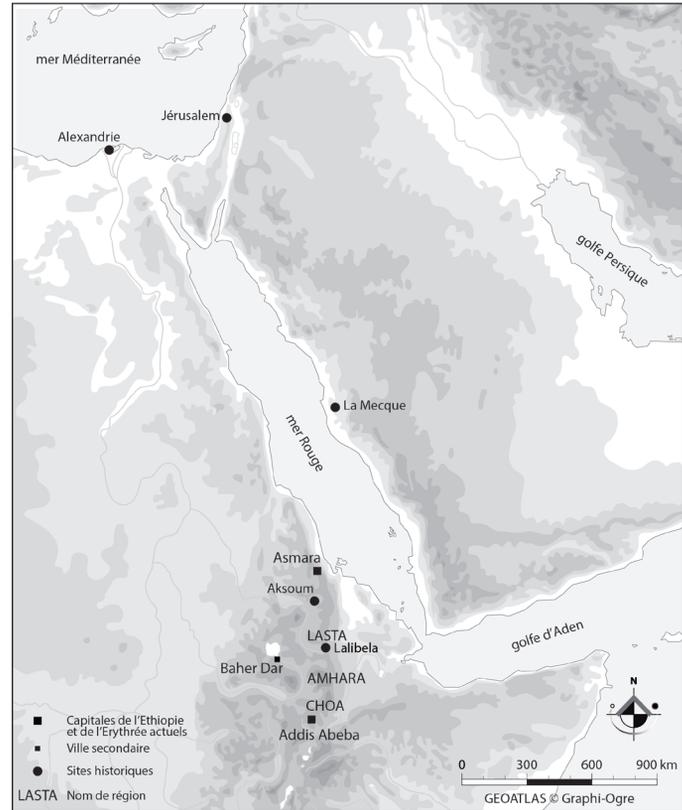


Figure 1 – Lalibela dans l'espace éthiopien.

ouvert, cours et salles troglodytes. Une église est à part, celle de Saint-Georges (Bēta Giyorgis), devenue l'emblème du site : l'église en forme de croix grecque, réservée dans la pierre au fond d'une cour d'une douzaine de mètres de profondeur, dit à elle seule le niveau technique atteint par les tailleurs de pierre de la région (fig. 2). Tout est taillé dans la roche, rien n'est bâti à l'exception des éléments restaurés au XX^e siècle et de pierres de taille de grandes dimensions, qui témoignent d'un autre type d'occupation du site, et que l'on aperçoit ça et là. L'ensemble est communément attribué au souverain qui porte le même nom, le roi Lālibālā, dont on sait avec certitude qu'il régnait en 1204 et en 1225. C'est à ce titre, comme ensemble de onze églises

ብሔረ ፍሬንክ: ») à la « communauté de Saint-Michel de Lālibālā », en l'an de grâce 1835, qui correspond bien à l'année 1843 (Abbadie, 1873, p. 383).

Michel est le second prénom d'Arnauld d'Abbadie, qu'il utilise en Éthiopie.

9. Abbadie, 1873, p. 383 (entre le 7 et 10 janvier 1843) ; 1890, p. 243.

10. Rohlfs, 1870, p. 138-147, ici 144 ; Raffray, 1882, p. 10.

11. Guèbrè Sellassié, 1930-1932, p. 211.

12. Guèbrè Sellassié, 1930-1932, p. 261.

13. On trouve ce toponyme sous différentes formes, voir « Ḥšātān » dans l'*Encyclopaedia Aethiopica* (Henze, 2005, p. 375).



Figure 2 – Le toit de Bēta Giyorgis affleurant au niveau du sol, le mont Ašatan en arrière-plan.

creusées dans la roche à l'époque du roi Lālibālā, que le site est inscrit sur la liste du patrimoine culturel mondial de l'UNESCO en 1978¹⁴. Il est le premier des neuf sites éthiopiens à avoir été classé et parmi les premiers dans le monde.

Après 1978, Lalibela a connu encore quelques aménagements : la poursuite de l'évacuation des sédiments accumulés dans les

tranchées en 1982-1983 et régulièrement au cours des années 2000, le reboisement des zones sédimentées, l'ajout de bâtiments construits comme un lieu pour cuire le pain eucharistique dans la cour de Bēta Māryām... C'est toutefois dans un état figé à la fin des années 1960, après les travaux de restauration-conservation menés par Sandro Angelini et par le classement de 1978, que se présente aujourd'hui le site. À rebours, son observation et la lecture des textes produits et conservés sur

14. <https://whc.unesco.org/fr/list/18/>, consulté le 18 mars 2019.

place permettent de mettre en évidence une histoire longue des lieux. On voit d'ores et déjà que le compte même des églises est problématique, signalant le changement d'affectation de certains lieux, la confusion entre désignation des autels multiples et des églises, ou encore l'incompréhension de la fonction de certains monuments. Au-delà de certaines erreurs factuelles, cela met surtout en avant la difficulté à comprendre le lieu sur la longue durée et de prendre en compte les changements qui l'ont affecté.

Les recherches menées au xx^e siècle

Des photographies prises entre les années 1920 et 1960 renseignent sur l'état du site et les réparations successives qui y sont alors entreprises. C'est toutefois seulement en 1939 que les premiers relevés sont réalisés par Alessandro Augusto Monti della Corte, alors chef du bureau d'études de la région Amara de l'*Africa Orientale Italiana*¹⁵. En 1937-1938, il prépare un livre sur les châteaux de Gondar avec le centurion Elio Zacchia qui fait les relevés des monuments. Ils répètent ensemble l'opération à Lalibela en avril-mai 1939. Augusto Monti della Corte mène l'enquête et écrit les textes. Elio Zacchia prend les photographies et, surtout, fait les relevés. À Lalibela, l'artiste Lino Bianchi-Barriviera se joint à eux. Considérés comme des envoyés spéciaux de l'empereur Haïlé Sélassié, ils ont alors accès à tous les recoins du site et livrent une foison de relevés encore très utiles aujourd'hui¹⁶. En 1955, l'équipe de la section archéologique franco-éthiopienne envisage de relancer les recherches sur le site de Lalibela, puis y renonce par manque de moyen et en raison des difficultés d'accès. Il faut alors plusieurs jours de marche pour faire les deux cents derniers kilomètres ainsi qu'en rend compte André Miquel dans les *Annales d'Éthiopie*, le journal de la section archéologique du gouvernement impérial éthiopien créée par

15. Du moins l'est-il en 1938 quand il travaille avec Elio Zacchia à son livre sur Gondar (Monti della Corte, 1938, p. 8-9). Le gouvernement de la région « Amara » de l'*Africa Orientale Italiana* est basé à Gondar.

16. Augusto Monti della Corte les publia l'année suivante (Monti della Corte, 1940). Lino Bianchi Barriviera a publié ses eaux-fortes à plusieurs occasions, notamment en 1948 et 1963.

les Français à la demande de l'empereur Haïlé Sélassié¹⁷. Avant même que des recherches approfondies soient menées à Lalibela, des campagnes de restauration sont entreprises à la fin des années 1960. Si des opérations de restauration sur initiative impériale ou locale ont été réalisées depuis le début du xx^e siècle, un comité international est créé en 1965 sous la tutelle de l'administration impériale des Antiquités¹⁸. L'appel lancé à l'UNESCO conduit aux trois campagnes de restauration menées entre 1966 et 1970 par l'architecte Sandro Angelini avec le soutien financier de l'*International Fund for Monuments*¹⁹. Elles n'ont fait l'objet que de brèves publications²⁰ mais ont toutefois produit un nombre considérable de plans et de dessins extrêmement importants, aujourd'hui conservés à la *Biblioteca civica* Angelo Mai de Bergame, la ville natale d'Angelini²¹.

Si, entre les années 1974 et 1991, les recherches de terrain connaissent un coup d'arrêt pendant les années du Derg, le gouvernement militaire de l'Éthiopie socialiste, et celles de la République populaire démocratique d'Éthiopie, Claude Lepage, qui a mené ses premières recherches au début des années 1970, les reprend rapidement après 1991 et publie quelques articles majeurs sur l'histoire et l'art du site²². Lalibela comme sujet d'étude est ainsi lancé. Les recherches sur Lalibela ont alors suivi deux lignes d'interprétation différentes. La première, suivie par Claude Lepage et Jacques Mercier, ainsi qu'Emmanuel Fritsch dans un premier temps,

17. Miquel, 1959. Une partie des photographies prises à cette occasion sont conservées au musée national à Addis Abeba. Nous n'avons en revanche pas encore trouvé trace des relevés effectués à cette occasion.

18. International Fund for Monuments, 1967, p. 8 ; Anfray, 2002, p. 143.

19. Il faut bien noter que celui-ci s'ajoute au financement par le gouvernement éthiopien (International Fund for Monuments, 1967, p. 8).

20. International Fund for Monuments, 1967 ; Angelini, 1967.

21. Ces archives (*Fondo Etiopia di Sandro Angelini – Biblioteca Civica Angelo Mai di Bergamo*) ont été photographiées en 2007 pour le *World Monuments Fund* qui nous en a très aimablement fourni une copie numérique. Nous reviendrons en détail sur l'histoire de ces restaurations dans un livre ultérieur, en attendant voir Bosc-Tiessé, 2016, p. 54-57 ; Bosc-Tiessé et Derat, 2019, p. 98-102.

22. Lepage, 1999, 2002, 2006.